

*Prédication sur guerre et paix dans l'âme ;  
prière à Saint-Étienne-du-mont, mercredi 14 janvier 2026*

Dans une lettre du 24 VII<sup>bre</sup> 1656, Pascal écrit à Mlle de Roannez : « Il est bien assuré qu'on ne se détache jamais sans douleur. On ne sent pas son lien quand on suit volontairement celui qui entraîne. Mais quand on commence à résister et à marcher en s'éloignant, on souffre bien. Le lien s'étend et endure toute la violence ; et ce lien est notre propre corps, qui ne se rompt qu'à la mort. »

La vie humaine hors la grâce est une vie d'attachement : attachement de l'âme, en sa volonté, aux objets que son corps la porte à aimer.

L'âme spirituelle et immatérielle anime un corps sensible et matériel. Par là, c'est le corps qui est lié à l'âme, dont il dépend absolument par nature, tandis que, par nature, l'âme le domine souverainement. Mais nous naissons à une nature corrompue ; et cette corruption consiste en ceci que l'âme est déchue d'exercer sa souveraineté sur le corps que pourtant elle anime ; tellement que, sous ce rapport, le corps n'est pas lié à l'âme, mais c'est l'âme qui est liée au corps, quand la volonté, puissance spirituelle, suit des mouvements dont le siège est ultimement matériel.

La grâce de Jésus-Christ est, selon Pascal, réparatrice de la nature humaine en chacun des chrétiens, et cela par la pratique du détachement. Et cependant, ce détachement ne défait pas le lien qui attache une âme à son corps. Il ne rétablit point l'âme dans l'exercice de sa souveraineté sur le corps. La grâce de Jésus-Christ n'est pas celle d'Adam. Le lien, nous le voyons, n'est pas rompu ni défait, il est « étendu » par la marche de l'âme vers Dieu qui l'unit à soi dans la charité.

La grâce voue donc le chrétien à une tension douloureuse, que Pascal désigne comme un état de « guerre » et de violence. La manifestation de l'amour de Dieu le rend à soi, c'est-à-dire, à cette nature spirituelle par quoi l'homme mérite véritablement le nom d'homme, se découvrant destiné pour connaître et aimer son Créateur. Car je suis mon âme plus que je ne suis mon corps. Et cependant je suis aussi mon corps. Mon âme souffre en lui, selon cette liaison avec lui que j'éprouve à présent comme un lien pénible.

« Il faut se résoudre, écrit Pascal, à souffrir cette guerre toute sa vie, car il n'y a point ici de paix. » Et cependant « cette guerre, qui paraît dure aux hommes, est une paix avec Dieu. »

Ainsi l'âme connaît-elle guerre et paix tout ensemble. Mais elle éprouve et sent cette guerre, puisque le sentiment a pour siège la liaison de l'âme au corps ; tandis qu'elle vit,

comme esprit, de cette paix qui, de soi, est insensible, mais la fait soutenir cet état de guerre, où le corps apparaît, à la limite, comme étranger et presque ennemi.

« C'est cette paix que Jésus-Christ a aussi apportée. Elle ne sera néanmoins parfaite que quand le corps sera détruit ; et c'est ce qui fait souhaiter la mort. »

Précisons ici, que ce n'est pas d'abord pour soi-même, ni pour être délivré de l'inconfort de cette guerre, que le chrétien souhaiterait de mourir : car le chrétien souffre pour l'amour de Dieu, qui est l'occasion d'une telle guerre, de sorte qu'il aspire à ce que rien en lui ne se dérobe au mouvement qui l'engage à aimer son Créateur. Il voudrait aimer avec tout soi-même, ce qui n'advient que dans la gloire, quand son corps sera devenu *spirituel*.

*Qui me délivrera de ce corps de mort ?* écrit l'Apôtre aux Romains (7, 24), quand il découvre avec épouvante cette tension dont son être est le siège. Si l'ici-bas est une « vallée de larmes », chante le chrétien à sa Mère du ciel, ce n'est pas en raison du combat que la charité nous y fait soutenir, mais parce qu'on ne peut s'attendre ici-bas à jamais remporter la victoire sur le péché, puisqu'on y demeure dans un corps qui sans cesse en produit l'occasion.

*Qui me délivrera de ce corps de mort. Ce sera,* poursuit l'Apôtre (25) *la grâce de Dieu par Jésus-Christ.* Sa pensée se porte ainsi vers Jésus, et le voilà délivré de cette épouvante qu'il marquait à l'instant. Quelque chose de semblable s'observe dans la lettre de Pascal. Cette vie sur terre, qui est un état de guerre, est non seulement supportable par l'insensible paix que la grâce verse dans l'âme chrétienne, mais elle est encore aimable, comme Jésus est aimable. « Souffrons néanmoins de bon cœur pour l'amour de celui qui a souffert pour nous et la vie et la mort. » Ainsi prononce celui qui dira plus tard, « J'aime la pauvreté, parce qu'il l'a aimée » (S 759), parlant de Jésus-Christ, vers qui sa pensée sans cesse l'inclinait, et auprès de qui il apprenait à aimer et la vie et la mort.